

John sent la tristesse de sally dès qu'il entre dans la pièce.

Elle est assise sur le canapé près de la fenêtre, la tête inclinée de côté et les pieds ramenés sous elle, plus jouvencelle que femme dans la soixantaine. Un regard sur ses épaules voûtées et sur ses traits tirés lui suffit cependant pour savoir que dans aucun recoin de sa mémoire il n'a gardé trace de l'avoir vue si mélancolique.

Choqué par cette vision d'une douleur si secrète qu'il pourrait jurer n'en avoir jamais soupçonné l'existence, il s'interrompt sur le seuil pour contempler sa femme. À l'horizon, par-delà les collines verdoyantes, un coucher de soleil s'annonce, amoncellement glorieux de nuages couleur safran, corail et œillet rose. La lumière rosit la peau de ses mains solides et l'argent de ses cheveux, mais Sally se tient là, immobile, comme taillée dans le marbre, seule et abattue.

– Ma douce, s'étrangle John. Mon amour.

Il traverse la pièce d'un pas boitillant, aussi vite que sa hanche l'y autorise, et vient s'asseoir auprès d'elle.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-il en lui prenant la main, avant d'ajouter, taquin : Quel traître t'aura desservi ?

– Oh, John, sourit-elle, reconnaissante, avant de s'enfoncer à nouveau si longtemps dans sa détresse que le soleil s'est déjà posé sur l'horizon lorsqu'elle murmure : Il faut qu'on se parle.

Elle semble davantage s'adresser à elle-même – ou peut-être au ciel pourpre – qu'à John, qui lui répond néanmoins avec galanterie :

– Je suis sûr que c'est ce que nous ferons toujours.

Mais, au lieu des discussions, débats, badinages ou confidences sur l'oreiller qui ont rendu si délicieux le temps passé en sa compagnie, Sally l'embarque à présent dans un déconcertant maquis d'arguments, de faits et d'explications, un enchevêtrement si dense et épineux que John s'aperçoit qu'il est obligé de se concentrer sur le visage adoré de sa femme plutôt que sur ses mots désespérés.

Il est incapable de suivre, elle parle trop vite, s'attarde sur leurs dépenses et leurs dettes, évoque les crédits qu'elle a souscrits pour sa société et les contrats de pollinisation, le montant de sa retraite à lui, les taxes foncières, les primes d'assurance. Mots et chiffres sifflent tant et tant autour de lui qu'il doit se retenir de les écraser entre ses paumes comme des moustiques.

Délaissant leurs finances, elle embraie sur autre chose – les brûleurs de la cuisinière laissés allumés, la propension qu'il a à errer sans but, les insomnies qui la rongent –, tissant d'étranges liens entre tous ces sujets disparates afin de les investir d'une signification commune qui le dépasse, malgré ses efforts pour garder le fil.

– J'aurais aimé que nous ayons mis plus d'argent de côté, déplore-t-elle, le regard vaguement posé sur les nuages rougeâtres. J'aurais aimé pouvoir prendre ma retraite. Et que nous ayons eu plus de temps ensemble avant que cela n'arrive.

Les regrets de Sally transpercent le cœur de John et, à

tâtons, il cherche comment la soulager. Il regarde autour de lui, le plancher en érable, les tapis imprimés, les murs tapissés de livres dont les couvertures lui sont plus familières que cette main sillonnée de grosses veines et étrangement ridée en train de caresser le bras de sa femme. Dehors, au fond du jardin, il aperçoit une rangée de ruches appartenant à Sally, pâles dans le crépuscule.

– Si la vie est une fleur, dit-il, qu’est-ce que l’amour ?

Mais Sally ne fait aucun effort pour deviner, et lorsqu’il suggère : « Le miel », le sourire qu’elle lui adresse en retour est si triste qu’il pourrait à lui seul faire cesser les battements de son cœur.

– Si la vie est une fleur, l’amour en est le miel, ma belle apicultrice, dit-il en admirant son visage.

Au lieu de lui retourner son sourire, elle se montre alors accablée et ferme les yeux comme si elle cherchait à rassembler des forces supplémentaires.

– Que te faut-il ? lâche-t-il. Que puis-je faire ?

– Oh, John, répète-t-elle, la voix pleine de gratitude, même si la réponse est énigmatique.

Elle a trouvé un endroit qui pourra les aider, déclare-t-elle, un endroit où il sera en sécurité en son absence, lorsqu’elle travaillera ; il pourra y séjourner afin qu’elle puisse dormir autant que son médecin le lui recommande.

Prenant le visage abîmé de John entre ses mains chaudes, elle plante son regard dans le sien.

– C’est la dernière chose que j’ai envie de faire. J’ai essayé de trouver une autre solution, vraiment essayé. Sincèrement, je ne crois pas que nous ayons le choix, mais je veux être certaine que tu es d’accord.

Elle le regarde d’un air implorant, attend une réponse à la hauteur de son désespoir.

– Pour toi, je ferais n’importe quoi, dit-il afin de couper

court aux explications de Sally, d'apaiser l'inquiétude sur son visage, et parce que c'est tout simplement la vérité.

Portant la main de sa femme à ses lèvres, il dépose dans sa paume un baiser avant de replier doucement les doigts pour former tout autour un écrin protecteur.

– C'est bien comme endroit, s'empresse-t-elle d'ajouter. Je viendrai te voir aussi souvent que je le pourrai. Je sais qu'ils s'occuperont bien de toi.

Elle marque une pause, paraît chercher des forces, de nouveau.

– Tu es d'accord ? supplie-t-elle. Tu es sûr que ça te convient ?

Il ne sait pas exactement ce qu'elle lui demande, mais la réponse dont elle a besoin est claire, alors il la lui offre de bon cœur, alors il accepte parce qu'il l'aime, parce qu'il veut voir tous les tourments de Sally disparaître.

Empruntant ses mots au *Conte d'hiver*, il lui répète ce qu'il lui a dit à leur mariage : « Je ne peux être moi-même, ni rien pour personne, si je ne suis pas pour toi. » Alors que le soleil happé par l'horizon n'est plus qu'une écharde incarnate et que des rubans couleur de lavande érodent les nuages carmin, il s'émerveille une fois de plus de voir combien les vers que William Shakespeare a composés quatre siècles auparavant pour cet ingénu de prince Florizel entrent en résonance avec ce qu'il éprouve aujourd'hui, à plus de soixante-dix ans, à un demi-monde et quatre siècles de distance de l'endroit où cette romance qui parle de familles déchirées et de deuxièmes chances a été jouée pour la première fois.

Sally se contente d'un soupir. La tête penchée sur leurs mains jointes, elle murmure :

– J'ai tellement peur que ce ne soit difficile pour toi.

– Je serai le modèle de toute patience, promet-il.

En lui tapotant la main, il dit :

– J’endurerai tout.

Des larmes tremblent dans les yeux de Sally. Il les chasse à l’aide de son doigt. Et, du doigt, il trace sur sa joue la voie pour un sourire, invitant la bouche à le suivre.

Longtemps, ils restent assis là ensemble, lovés dans un même silence, les yeux sur le firmament qui luit de couleurs si étranges et si pures qu’elles semblent avoir été acheminées d’un autre monde.

– Encore une chose, dit Sally alors que le dernier rai de soleil vient de s’évanouir derrière les collines qui s’assombrissent, laissant dans son sillage un océan rubis.

– Une seule? lance-t-il malicieusement.

– J’aimerais contacter Miranda.

– Mir...?

– Ta fille, s’empresse-t-elle de préciser afin de déjouer le tourbillon vertigineux qui déjà s’est mis en branle dans la poitrine et le cerveau de John, cette panique qui l’étreint de plus en plus souvent, lorsque les choses les plus simples – ces choses qu’il sait qu’il devrait connaître – semblent tanguer hors de sa portée.

– Fille, répète-t-il prudemment, alors que des images floues vacillent dans sa tête – un bébé à l’air sérieux, un nouveau-né qui braille, une fillette tenant un crayon de couleur dans sa main.

– Il faut dire à Miranda ce qui se passe, il faut qu’elle soit mise au courant, insiste-t-elle.

– Miranda, répète John en offrant à chaque syllabe de ce prénom que Shakespeare a créé à partir du mot latin signifiant «merveilleuse» toute l’attention qu’elle mérite, en faisant de son mieux pour accorder à ce seul mot toute la concentration qu’il encourageait ses étudiants à accorder à n’importe quel texte, premier pas essentiel à son étude. Miranda.

– Cela pourrait vous faire du bien de reprendre contact,

suggère Sally, à toi comme à elle. Je suis au courant pour vos brouilles. Mais Londres, c'était il y a dix ans. Beaucoup de choses ont changé depuis. Miranda est adulte aujourd'hui, et toi...

Elle s'interrompt sans achever sa phrase et pose la main sur le genou de John qu'elle secoue d'un geste taquin.

– ...tu te fais vieux. Le moment est peut-être venu d'essayer de nouveau, tu ne crois pas?

Une adolescente renfrognée joue des coudes pour s'imposer dans la tête de John, ses cheveux violets dressés sur son crâne la font ressembler à un porc-épic électrocuté. *Je t'ai déjà dit*, feule-t-elle depuis la banquette d'un taxi londonien. *J'ai rien à ajouter.*

– Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, poursuit Sally pendant que ce garçon manqué fusille John du regard depuis son coin de taxi, je n'ai jamais rencontré Miranda et je ne peux bien sûr rien promettre, mais elle te manque, je le sais, et je me demande sincèrement si tous les deux, vous ne mériteriez pas une seconde chance.

– Une chance, répète John, pensif, en offrant le mot comme un appât à l'océan dans sa tête, attendant de voir ce qui pourrait bien mordre. Les bribes de textes qui lui viennent, quoique écornées, n'en sont pas moins lumineuses, un autre cadeau que lui fait une vie consacrée à l'étude. *une chance qui rachète toutes les souffrances que j'ai supportées jusqu'ici afin que vous croyiez à la chance Comme moi, qui ai cette chance en or, mais sans savoir pourquoi.*

Mais avant qu'il puisse identifier quels personnages prononcent ces mots et dans quelle pièce, avant qu'il puisse réfléchir à ce que ces vers pourraient insuffler à sa vie dorénavant, l'image de la gamine boudeuse s'est évaporée de son esprit, et dans le ciel les couleurs prodigieuses s'estompent, elles aussi, le rose se trouble de rouille, les corails et les lilas

déliçats se fanent sous la voûte noire, telles des pensées en train de se dissoudre.

– Tu es d'accord, John? insiste Sally quand elle se rend compte qu'il s'est perdu dans les nuages devenus plus sombres. Tu veux bien que j'essaie de joindre Miranda?

– J'ai essayé, dit-il, sourcils froncés, je l'ai appelée, mais...

– Tu ne veux pas réessayer?

Il avance à tâtons dans les ombres de son passé qui se délite, essaie de retrouver l'intrigue ou d'identifier les raisons de sa circonspection.

– Elle m'a insulté, annonce-t-il, étonné et amer, quand la vérité flottante apparaît enfin à sa conscience. Il est trop tard maintenant, déclare-t-il à la nuit tombante.

– Pas encore.

Sally lui prend les mains et les porte à son cœur. Il y a encore du temps. Miranda et toi pourriez encore vous pardonner l'un l'autre et...

Elle hésite une seconde, soudain aussi gênée que si elle avait été à deux doigts de prononcer des paroles déplacées, voire obscènes.

– Oublier, lui dit John comme elle semble incapable de compléter cette formule pourtant si simple. Oublier, c'est le mot que tu cherches, mon amour.

Il est assis dans une chambre. Une chambre propre et dépouillée. Un cube net et silencieux au sol de lino luisant, aux murs vert pâle, où l'air est immobile et sans odeur. On dirait presque la cellule d'un moine avec son lit simple, son austère commode, et deux portes ne menant nulle part où il pourrait avoir envie d'aller. Dans cette chambre propre qu'il ne connaît pas, il est assis dans un vieux fauteuil en cuir familier, celui de son bureau, à la maison – son compagnon de toujours, qui l'a suivi d'un déménagement à l'autre, qui a connu d'autres épouses et d'autres vies. Il est assis dans ce fauteuil bien à lui, devant une grande fenêtre donnant sur une vaste pelouse parfaitement tondue et bordée d'un mur recouvert de lierre.

Cet endroit, il n'y était jamais venu – il ne l'a jamais vu, ni dans sa vie ni dans ses rêves.

Amis, quel est ce pays ? C'est ce que demande Viola quand, à demi noyée par la tempête qui a brisé son vaisseau et sans doute tué son frère, elle s'échoue sur un rivage inconnu. John se souvient de Viola, sémillante héroïne de la merveilleuse tragi-comédie *La Nuit des rois*. Pas le chef-d'œuvre de

Shakespeare, bien sûr – puisque, pour les élisabéthains, le mot « chef-d’œuvre » désignait l’œuvre capitale et difficile qu’un apprenti devait réaliser pour recevoir la maîtrise de sa corporation –, mais un opus majeur, une autre pièce maîtresse dans une carrière si extraordinaire qu’elle ne méritait pour qualificatif que celui de miracle.

Dehors, au-delà du mur obstruant l’horizon, le ciel est bleu comme l’éternité. Tant de bleu lui donne le vertige, tout comme essayer de comprendre où il se trouve – si loin d’un amphithéâtre, d’une chambre d’hôtel, ou de chez lui –, dans quelle étrange cellule, emmuré sous quel ciel infini ?

Amis, quel est ce pays ?

– C’est bien comme endroit.

Sally lui avait dit ça. Sally, sa chère épouse, la dernière et la plus extra de toutes, assise à ses côtés sur le canapé de leur salon, les traits de son doux visage contractés par des émotions dont la vue le peinait. Sally, qui tenait si tendrement sa main entre les siennes, qui expliquait, soulignait, proposait, la voix nouée par l’inquiétude. Sally fouillant son regard pour y lire l’assentiment dont elle avait besoin.

Il avait du mal à suivre son raisonnement, du mal même à identifier le sujet dont ils étaient censés discuter, mais il avait néanmoins acquiescé d’un signe de tête solennel et dit : « Je ferais n’importe quoi pour toi. » Il lui avait assuré qu’il serait le modèle de toute patience, qu’il endurerait tout.

C’étaient cependant les mots d’un roi Lear divaguant. Alors que lui, il est John. John Wilson. John Hubbard Wilson, docteur en littérature, qui a juré de supporter cet étrange revirement de fortune pour l’amour de sa chère Sally.

et je traverserai le feu, ma douce, par amour pour toi *et c’est*
pour l’amour de vous que je suis ce patient porte-bûche *ma foi*
non, ne le haïssez pas, pour l’amour de moi *que, par amour pour*
toi, j’ai versé bien des larmes Les répliques et les expressions

lui viennent comme des respirations, comme des cadeaux – parfois, elles surgissent dans leur intégralité et, d'autres fois, elles serpentent dans ses pensées comme la fumée d'un encens se consumant lentement, elles s'enroulent pour prendre un sens fugitif et changeant, qui l'enjôle, l'attire, alléchant et convaincant, alors qu'il est assis là, dans cette pièce inconnue, et qu'il regarde, attend, se souvient. Qu'il essaie toujours de comprendre.

« Celui qui à la fin comprend le mieux l'emporte. » Toujours, à un moment ou à un autre de ses cours d'introduction à Shakespeare, John fait cette annonce. Puis, sans effort, aux commandes de l'amphithéâtre, tenant ses étudiants sous sa coupe par ce mélange de passion et d'iconoclasme qu'en plus d'un demi-siècle il a eu le temps d'affiner, il enchaîne en expliquant : « C'est là l'une des leçons les plus substantielles de toute l'œuvre de Shakespeare. Nous le voyons dans ses comédies, où ses personnages doivent apprendre à se connaître eux-mêmes, avant de conquérir leur partenaire et d'obtenir leur juste place dans la société. Nous le voyons dans ses romances, où ses personnages en viennent à comprendre le pouvoir du pardon et à quel point la vie est précieuse.

« Et nous le voyons plus explicitement encore dans ses grandes tragédies. *Le Roi Lear*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello* – ces types, c'est certain, mènent des vies imparfaites et meurent malheureux. Sauf qu'ils ne meurent pas dans leur sommeil. Ils ne meurent pas ignorants de leur propre folie ou de la valeur de la vie. Ils meurent au contraire en possession de la plus pleine connaissance de qui ils sont, de ce pour quoi ils ont vécu, des erreurs qu'ils ont commises. Comme Shakespeare nous le rappelle sans cesse, nous allons tous mourir. C'est ce qui se passe pendant que nous vivons qui doit compter – ce que nous apprenons, ce que nous savons, ce que nous finissons par comprendre avant de disparaître. »

Parfois, un souvenir l'enveloppe. Le cliquètement des touches d'une machine à écrire. Les premières gouttes de pluie sur un chemin de terre. Des rires pareils à une bourrasque traversant un amphithéâtre. Souvent ces souvenirs sont semblables à des ombres – feux follets et fantômes se dissolvant alors qu'il essaie de s'en saisir. Mais, de temps à autre, ils se présentent à lui aussi précis que des histoires – lustrés par des décennies passées à les reconvoquer, leur intrigue peaufinée, leurs personnages rendus intelligibles, leur sujet riche de sens, des souvenirs si vifs qu'il a parfois l'impression de mieux habiter ces scènes avec le recul que lorsqu'il se contentait juste de les vivre. Il a le sentiment qu'enfin il peut leur rendre justice, à présent qu'il a vécu longtemps et appris davantage, à présent qu'il a vu combien tout est changeant, combien tout est éphémère, combien il y a à savoir, à remarquer et à comprendre.

– Je ne sais pas où aller, annonce une voix derrière lui.

C'est la voix d'une femme, que l'âge a rendue chevrotante. Comme l'une des reines malmenées dans *Vie et mort du roi Jean* ou *Richard III*, une voix qui laisse entrevoir des chagrins cachés. Malgré une vive douleur dans sa hanche, John se tourne dans son fauteuil pour regarder la femme, qui franchit le large seuil et s'avance dans la pièce à petits pas traînants, encadrée par la lumière vive et froide du couloir.

– C'est donc là que nous sommes? demande-t-elle.

Son chemisier pend sur ses épaules osseuses, les jambes de son pantalon battent autour de ses cuisses maigres.

– Arrière, grogne John, va-t'en.

Ne prêtant pas plus attention à lui que s'il était un meuble, elle fait le tour de la pièce jusqu'à ce que son attention soit attirée par deux photos posées sur la commode.

– Qu'est-ce que ça fiche là, ça? On ne connaît même pas

ces gens, geint-elle en attrapant le cadre le plus proche, sourcils froncés.

Comme pour prouver ses dires, elle tend la photo à John et l'incline pour lui montrer le portrait scolaire d'une enfant – une fillette de huit ou dix ans –, couettes de guingois et sourire édenté qui jure avec la vague inquiétude dans ses yeux marron. Les couleurs ont commencé à se faner, comme une vieille ecchymose ou la fin d'un coucher de soleil, mais l'image de cette petite avec son sourire réveille en John une douleur aussi profonde que complexe, elle provoque en lui un désir qu'il ne parvient ni à situer ni à expliquer.

– Sors, ordonne-t-il avec autorité, de cette voix prompte à captiver un amphithéâtre entier d'étudiants de première année. Pars!

Retournant le cadre pour regarder la fillette dans les yeux, la femme s'inquiète :

– Pourquoi donc tout le monde me laisse-t-il sa pagaille? C'est insupportable, inacceptable!

Elle soupire.

– Mes fils... ils m'ont amenée ici pour m'aider.

Ignorant John, elle s'adresse à la photo, l'irascibilité dans ses traits s'adoucissant face au visage de la fillette.

– Ils disent que j'avais juste besoin d'un peu plus de...

La confusion envahit son visage.

– Qu'est-ce que je fais là? demande-t-elle à la fillette de papier. Je ne me souviens plus.

Le cadre toujours à la main, elle sort de la chambre. Ses derniers mots semblent onduler dans l'immobilité qu'elle laisse derrière elle, comme l'eau heurtée par une pierre qu'on a jetée – *je ne me souviens plus souviens plus souviens plus souviens plussou...*

«Tu t'en souviens? lui dit sans arrêt Sally. Tu ne t'en souviens pas?»

Et même s'il y a de la douceur dans son insistance, il commence presque à lui en vouloir d'insinuer que se souvenir est une décision qu'il pourrait prendre consciemment, qu'en oubliant il se montre volontairement léger ou négligent.

Souviens-toi où tu as laissé ton portefeuille. Souviens-toi où tu as posé les clés de la voiture. Souviens-toi du relevé de compte. Souviens-toi de ce qu'on a fait ce week-end, de l'endroit où l'on va dîner ce soir. N'oublie pas de fermer la porte, de remettre la glace au congélateur, d'éteindre la cuisinière. Rappelle-toi cette fois en Sicile, et ce qu'on a fait à Rome, et où tu as laissé ta veste, tes chaussures, ton carnet d'adresses. Tant de rappelle-toi et de souviens-toi, qui claquent comme une pluie de grêlons et lui meurtrissent la tête.

*Rappelez-vous votre vie effrontée Rappelez-vous
l'époque où vous ne deviez pas au temps plus d'années que moi
aujourd'hui Peux-tu te souvenir d'un temps, avant que nous
arrivions dans cette cellule*

de grâce, mon amour, souvenez-vous

Il entend une enfant dire : « Appelle-toi de venir me chercher. » Il la voit, aussi, flottant quelque part dans cette étrange obscurité sous son crâne, une fille de cinq ou six ans aux couettes de guingois et au regard inquiet. Les yeux tournés vers la fenêtre donnant sur la pelouse entourée de murs, John la voit sortir d'un bond de la voiture qu'il vient de garer, moteur au ralenti, le long du trottoir.

– Appelle-toi ? lance-t-il malicieusement, ce n'est pas plutôt rappelle-toi ?

– Non, répond-elle en attrapant un sac à dos rose sur la banquette arrière pour le hisser sur ses épaules. Elle secoue la tête d'un air sérieux et insiste : Appelle-toi. Parce que *re*, ça voudrait dire que tu devrais le refaire, comme maman quand elle oublie. Toi, je veux que tu t'appelles du premier coup. J'aime pas qu'on m'oublie.

Une bouffée de regrets le traverse, peut-être est-ce même de l'inquiétude, mais il sait qu'il ne faut pas que déteigne sur sa fille le souci qu'il se fait pour sa mère. «Je m'appellerai ça!» lance-t-il alors de bon cœur.

L'enfant acquiesce solennellement de la tête avant de refermer la portière. Débordant d'amour, John la regarde traverser la cour de l'école et se perdre parmi ses camarades. En s'éloignant pour rejoindre le campus avec ses classes et ses comités, il est certain qu'il n'oubliera jamais la promesse qu'il vient de lui faire, certain qu'il n'oubliera pas cette attachante et charmante requête.

Mais à présent, coincé ici dans cette chambre étrangère, la promesse le tourmente. Il s'est engagé à s'appeler cette fille à l'air sérieux, mais il ignore absolument où elle peut bien l'attendre, il ignore comment la trouver et ne sait pas non plus exactement qui elle est.

Puis, tout d'un coup, cela lui revient : c'était elle qui avait oublié, pas lui. Il l'avait attendue toute la nuit – il avait en tout cas attendu un fantôme triste ou l'irascible sœur aînée de cette fille. Pendant des heures, il avait tourné en rond dans le salon de leur suite à l'hôtel qu'ils avaient pris dans le quartier de King's Road, s'arrêtant de temps à autre pour contempler Londres et se demander où, dans cette ville immense, elle pouvait bien se trouver, tandis que les minutes s'égrenaient vers le matin et que l'heure de son discours approchait.

Elle s'était perdue. C'était l'explication qu'elle avait donnée quand les policiers l'avaient raccompagnée à l'hôtel le lendemain soir. Elle lui parlait avec une telle défiance qu'on aurait dit que c'était lui le fauteur de trouble et non elle ; elle répétait sans cesse qu'elle était simplement sortie se promener. Qu'elle comptait être de retour avant que John et Freya ne rentrent du théâtre où ils étaient allés voir *Comme il vous plaira*, mais elle avait rencontré des gens à Trafalgar Square,